

Le *sharîf* de La Mecque et les Français durant l'expédition d'Égypte

Husâm Muhammad 'Abd al-Mu'tî



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ema/758>

DOI : 10.4000/ema.758

ISSN : 2090-7273

Éditeur

CEDEJ - Centre d'études et de documentation économiques juridiques et sociales

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 1999

Pagination : 151-160

ISBN : 2-87027-773-3

ISSN : 1110-5097

Référence électronique

Husâm Muhammad 'Abd al-Mu'tî, « Le *sharîf* de La Mecque et les Français durant l'expédition d'Égypte », *Égypte/Monde arabe* [En ligne], 1 | 1999, mis en ligne le 08 juillet 2008, consulté le 07 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ema/758> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ema.758>

Ce document a été généré automatiquement le 7 juillet 2022.

Tous droits réservés

Le *sharîf* de La Mecque et les Français durant l'expédition d'Égypte

Husâm Muhammad 'Abd al-Mu'tî

- 1 En 1202/1787, le *sharîf* Ghâlib b. Musâ'id succède à son frère, le *sharîf* Surûr, au gouvernement du Hedjaz¹. À peine est-il intronisé, que les Âl Sa'ûd, qui avaient réussi à unifier le Nedjd et à en faire une entité politique, concentrent leurs efforts de guerre vers d'autres champs de bataille, hors des frontières de cette province. Devant les victoires qu'ils remportent, à al-Ahsâ' et ailleurs dans la péninsule Arabique², conscient du danger qui le menace s'il n'entreprend aucune action militaire contre eux, le *sharîf* Ghâlib leur déclare la guerre en 1205/1790. Après plusieurs combats violents, perdus pour la plupart, le *sharîf* essuie, à la bataille de Harma, en 1212/1797, une défaite si terrible que son armée en est pratiquement anéantie. Contraint à battre en retraite³, il regagne La Mecque avec les forces qui lui restent, en *dhû al-qa'da* 1212/avril 1797, pour se préparer à de nouveaux combats⁴.
- 2 Quelques mois plus tard, en *rabi' I* 1213/août 1798, le *sharîf* apprend que les Français ont occupé l'Égypte. Ayant reçu du sultan ottoman l'ordre de fortifier Djeddah et les deux villes saintes contre une éventuelle attaque de Bonaparte, il fait renforcer les remparts de Djeddah, allant jusqu'à superviser lui-même les travaux de restauration des citadelles⁵. Parallèlement, l'occupation de l'Égypte provoque une forte crise dans l'émirat, qui se voit privé d'un seul coup de la plupart de ses ressources économiques : elle interrompt les envois de produits alimentaires de base et de dotations en espèces qui provenaient chaque année des fondations pieuses (*waqf*) situées en Égypte⁶, provoque la suspension des caravanes du Pèlerinage, qui constituaient pour le *sharîf* de La Mecque une source de revenu importante⁷, et affecte le commerce entre Djeddah et Suez. Le *sharîf* Ghâlib comprend d'autant mieux tout le danger qui le menace que l'un des principaux objectifs de l'expédition d'Égypte est d'atteindre les Indes⁸ et qu'il faut, pour y parvenir, passer par son territoire. Il sait, par ailleurs, que tant que les Français

occupent l'Égypte, il ne peut espérer aucune aide de l'État ottoman dans sa lutte contre les Wahhabites⁹.

- 3 Une situation militaire aussi critique et la détérioration de l'économie lui font vite comprendre que la seule issue est de conclure un traité de paix avec les Âl Sa'ûd. Le 30 *jumâda* I 1213/2 octobre 1798, il signe un accord, en vertu duquel il reconnaît l'existence d'un État saoudien : on se met d'accord sur les frontières le séparant des régions placées sous l'autorité du *sharîf*, sur les tribus vassales de chacune des parties, et le *sharîf* autorise le pèlerinage des Âl Sa'ûd aux villes saintes¹⁰. L'expédition française a donc un impact immédiat sur les conflits politiques dans la péninsule Arabique, chacune des puissances en présence cherchant à préserver ses forces, en vue de ce que l'avenir peut lui réserver. En dépit de cet accord, toutefois, les Âl Sa'ûd resteront en correspondance avec les chefs des tribus qui, pour la plupart, avaient embrassé les croyances wahhabites. Le *sharîf* Ghâlib doit réprimer le ressentiment et la contrariété qu'il en a éprouvé, mais il n'a rien de plus pressé, dès qu'il apprend l'évacuation de l'Égypte, que de reprendre les hostilités en déclarant de nouveau la guerre aux Âl Sa'ûd en 180¹¹.

Les premiers contacts

- 4 Bonaparte prit contact avec le *sharîf* Ghâlib b. *Musâ'id*, prince de La Mecque, dès les lendemains de son entrée au Caire, le 23 juillet 1798¹². Son empressement répondait à de multiples motifs. L'escadre anglaise, qui venait de détruire la flotte française au cours de la bataille navale d'Aboukir (1^{er} août 1798) avait, par le blocus des côtes égyptiennes, coupé aux Français tout moyen de ravitaillement et de communication avec la France. Bonaparte, et après lui Kléber et Menou qui lui succèdent au commandement de l'armée d'Orient, se virent obligés de se trouver des alliés dans les régions voisines et de mettre en place des moyens de communiquer indirectement avec le Directoire à Paris¹³.
- 5 En adoptant une politique d'entente avec le *sharîf* de La Mecque, Bonaparte cherchait aussi à empêcher les navires britanniques de passer en mer Rouge et de prendre position à Djeddah. Les Français pensaient qu'il était en leur pouvoir d'influencer le prince de La Mecque et, en le poussant à se défier doublement des Anglais comme des Ottomans, de l'amener à faire sécession et à proclamer son indépendance à l'égard de la Porte¹⁴. Bonaparte avait saisi l'importance du commerce entre Suez et Djeddah, que la suspension des activités commerciales dans les ports du Nord de l'Égypte, en raison du blocus britannique, renforçait encore¹⁵. La correspondance qu'il adresse au *sharîf* Ghâlib montre bien que les Français et le *sharîf* de La Mecque s'accordaient au moins sur un point : ils avaient tout intérêt à maintenir leurs relations commerciales¹⁶. Les Français, dont les réserves monétaires étaient épuisées, tiraient quelques revenus douaniers des marchandises venues du Hedjaz, tandis que le *sharîf* de La Mecque désirait poursuivre son commerce avec l'Égypte, dont son pays dépendait pour les productions agricoles et qui lui fournissait en même temps un débouché pour le café du Yémen et les tissus importés des Indes¹⁷.
- 6 Bonaparte savait bien, également, qu'en Égypte, la religion était le principal obstacle à sa domination. Il savait aussi l'étendue de l'influence spirituelle et religieuse que le pouvoir ottoman exerçait et il essaya, à son arrivée en Égypte, de se présenter en allié du sultan, venu à la seule fin de purifier le pays de la tyrannie de Mamelouks corrompus. La première proclamation qu'il adressa au peuple égyptien, rédigée à bord de L'Orient, le disait clairement : « N'est-ce pas nous qui avons été dans tous les siècles

les amis du Grand-Seigneur [Que Dieu accomplisse ses désirs !] et les ennemis de ses ennemis ? »¹⁸ La proclamation par le sultan, le 6 septembre 1798, de la guerre contre les Français, vint bientôt démentir ces allégations. Bonaparte vit alors dans le *sharîf* un allié grâce auquel il pourrait contrer l'influence spirituelle et religieuse du sultan. Il fut, semble-t-il, informé des intentions du sultan peu avant que n'en soit faite la déclaration officielle à la France. Dès le 25 août 1798, il envoyait au *sharîf* de La Mecque une première lettre, bientôt suivie d'une autre¹⁹, et d'une troisième, le 1er septembre 1798, écrite par les cheikhs membres de son divan²⁰. Ce qui montre assez l'importance que Bonaparte accordait au *sharîf* Ghâlib. Il savait que le prince de La Mecque devait son crédit politique à sa parenté avec le Prophète et au contrôle qu'il exerçait sur les principaux lieux saints de l'islam. Aussi fit-il placarder, dans toutes les rues du Caire, la première lettre qu'il reçut du *sharîf*. En affichant ainsi les bonnes relations qui liaient les Français au descendant du Prophète, protecteur des lieux saints de l'islam, il espérait convaincre la masse de la population que les Français étaient respectueux de la religion et se portaient garants de l'accomplissement des rites²¹.

- 7 Enfin, Bonaparte tenait à savoir dans quelle mesure il pourrait utiliser le Hedjaz comme relais de sa correspondance vers l'Orient : pour établir une liaison entre l'Égypte et son allié Tippoo Sâhib en Inde, il devait passer accord avec le *sharîf* de La Mecque. Au sultan de Masqat, il écrivit, du reste, dans le même sens²².

L'évolution de la correspondance

- 8 Le *sharîf* Ghâlib fut le seul prince musulman à répondre aux lettres de Bonaparte, à tenter même de gagner son amitié, pour établir avec lui des relations pacifiques. Il savait à quel point l'État ottoman affaibli était dans l'incapacité de protéger ses provinces. Craignant que les visées de Bonaparte sur les Indes ne le poussent à conquérir le Hedjaz, il s'empressa de lui répondre et de pactiser avec lui²³. Il était également conscient de la faiblesse économique du Hedjaz et de son entière dépendance à l'égard de l'Égypte : c'est, du reste, pour ces raisons économiques que, depuis très longtemps, le pouvoir des maîtres du Caire s'étendait jusqu'au Hedjaz. Les ancêtres du *sharîf* Ghâlib n'avaient-ils pas déclaré leur allégeance au sultan Salîm Ier dès son entrée au Caire en 1517²⁴ ? Le marché égyptien n'était-il pas le principal débouché pour le commerce et les marchandises indiennes et yéménites qui arrivaient à Suez par Djeddah et ne constituait-il pas une part importante du revenu du *sharîf*²⁵ ? Pour toutes ces raisons, le *sharîf* Ghâlib ne vit aucune objection à négocier avec Bonaparte ; il lui fallait obtenir des garanties sur le maintien des échanges commerciaux entre Djeddah et Suez et sur l'arrivée des caravanes de pèlerins égyptiens. Ces sources de revenu lui étaient d'autant plus nécessaires que les défaites successives que venaient d'essuyer ses armées face aux forces saoudiennes lui avaient causé des pertes financières considérables et qu'il lui fallait des fonds pour se gagner les tribus arabes qui n'accordaient pas pour rien leur allégeance²⁶.
- 9 Le *sharîf* Ghâlib et Bonaparte échangèrent près de dix lettres, dans lesquelles étaient abordées des questions fondamentales : les caravanes de pèlerins et les moyens d'assurer leur sécurité jusqu'à leur arrivée à La Mecque ; les redevances en argent et en nature que l'Égypte devait payer au Hedjaz ; le commerce entre Djeddah et Suez ; l'arrivée au port de Suez des navires chargés de café et de marchandises en provenance des Indes ; les lettres que Bonaparte demandait au *sharîf* de transmettre à certains destinataires²⁷. Dans cette correspondance, pour gagner son amitié, Bonaparte promettait au *sharîf* l'arrivée des pèlerins et des biens en provenance de l'Égypte. Il lui

disait ainsi, dans sa première lettre : « Je vous rassure quant à ma ferme volonté de protéger par tous les moyens le voyage des pèlerins vers La Mecque. Les mosquées et tous les biens de mainmorte (*waqf*) appartenant à La Mecque et à Médine demeureront comme par le passé, la propriété du Hedjaz. »²⁸ Dans sa deuxième lettre, il annonçait au *sharîf* la nomination de Mustafâ bey *kathuda* comme émir du pèlerinage (*amîr al-hajj*) et lui annonçait que les préparatifs étaient en cours pour que la caravane parte à temps. Par ailleurs, le 1er septembre 1798, Bonaparte fit écrire aux membres du divan du Caire une lettre adressée au *sharîf* de La Mecque à propos des efforts qu'il déployait pour assurer la sécurité de la route des pèlerins²⁹.

- 10 De son côté, le *sharîf* Ghâlib exprimait à Bonaparte la joie qu'il éprouvait à l'idée de l'arrivée des pèlerins à La Mecque et lui disait s'engager à les protéger contre les razzias des nomades (*curbân*)³⁰. Séduit par les garanties que lui donnait Bonaparte sur le paiement du tribut, le *sharîf* Ghâlib ne se contenta pas de demander le versement des revenus des fondations pieuses, mais il demanda également à l'administrateur Poussielgue³¹ d'acheminer la tenture couvrant la Ka'ba (*kiswa*), traditionnellement envoyée chaque année par les gouverneurs d'Égypte. Bonaparte, on le voit, savait parfaitement à quel point le *sharîf* de La Mecque avait besoin de grains et d'argent – ressources que seules lui procuraient les fondations pieuses faites en Égypte au profit des villes saintes –, et il savait admirablement le lui faire valoir. Mais, en réalité, ce qui lui importait par l'échange de cette correspondance, c'était de maintenir les échanges entre les ports de Djeddah et de Suez.
- 11 Dans toutes ses lettres, Bonaparte ne manquait pas d'insister sur ce point et, pour convaincre les commerçants de Djeddah d'envoyer leurs navires à Suez, il multipliait les assurances qu'ils jouiraient du meilleur accueil. Le *sharîf* demandait en retour que les taxes douanières soient fixées avant l'arrivée des marchandises à Suez et insistait sur la nécessité qu'il y avait à assurer la sécurité du commerce durant le transfert des marchandises de Suez au Caire³². Les premiers navires arrivèrent, en effet, à destination en mai 1799. Gabartî écrit à ce propos : « Ce jour-là arrivèrent à Suez neuf navires (*dawât*)³³ chargés de café, d'épices et autres marchandises appartenant au *sharîf* de La Mecque dont environ cinq cents farq de café. Les Anglais, qui avaient interdit le passage de ces cargaisons, les libérèrent à la demande du *sharîf* après avoir déterminé en jours le temps que devait prendre le transport, et prélevé la dîme. Tandis qu'à la demande du *sharîf* qui leur avait envoyé un présent environ vingt jours avant l'arrivée des navires à Suez, les Français en avaient exempté le café. »³⁴
- 12 Peu confiant au début, Bonaparte se montra d'une grande prudence lorsqu'il s'agit de demander au *sharîf* Ghâlib de transmettre à l'imam de Masqat, à Tippoo Sâhib, en Inde, et au consul de France dans le port yéménite de Moka, les lettres qu'il leur adressait. Ce n'est qu'à la fin d'avril 1799 qu'il se décida à le faire ; le 30 juin, il lui écrivait une seconde fois pour s'assurer que les lettres avaient bien été envoyées à leurs destinataires. Le même jour, il écrivait aussi au consul de France à Moka, lui donnant l'ordre de payer 94 000 francs au *sharîf*, et précisant que son objectif était de « trouver un intermédiaire de confiance pour que nous puissions correspondre avec vous en dépit des croiseurs anglais qui dévastent la Mer Rouge »³⁵.
- 13 Pour tenter d'attirer le *sharîf* Ghâlib du côté des Français et obtenir qu'il envoie les navires de commerce à Suez, Menou adopta la même politique que Bonaparte. Il escomptait que ses efforts seraient couronnés de succès, car le *sharîf* avait montré, dans les deux années précédentes, une nette préférence pour les Français : il avait refusé à la

flotte anglaise l'autorisation de mouiller dans le port de Djeddah, alors qu'il l'avait permis, en octobre 1800, à la poste de Menou qui faisait route vers l'île de France et l'île de la Réunion. Le 30 novembre, Menou lui écrivait que Bonaparte l'avait chargé de renouveler les traités de paix et d'amitié et qu'il profitait de l'occasion qui lui était offerte pour l'assurer que tous ses sujets pouvaient sans crainte se rendre à Suez ; que les marchands ne seraient soumis à une taxation d'aucune sorte (*atâwât* et *maghârim*), ni ne seraient exposés à aucune tracasserie, puisqu'il s'était engagé à annuler les taxes qui pesaient précédemment sur eux, à l'exception d'une seule. Il ajoutait que, s'il se trouvait un seul Français pour prélever un para de plus que ce qui avait été fixé, il serait, sur le champ, passible de la peine de mort. Et il concluait en disant que le respect et la considération qu'il avait pour le *sharîf* de La Mecque lui avaient seuls dicté cette mesure. Il ne manquait pas de lui rappeler son désir d'équiper la caravane du Pèlerinage, d'envoyer l'argent des fondations pieuses aux deux villes saintes et d'assurer le transport de la *kiswa* ; de l'assurer que seules les circonstances dues à la guerre l'avaient empêché de mener à bien ces projets ; et de lui promettre de n'y pas manquer l'année suivante. Le *sharîf*, qui avait besoin d'argent, se laissa convaincre et envoya de nouveau, en novembre et en décembre, des cargaisons de café, de tissus indiens et d'épices³⁶.

- 14 En dépit des efforts déployés tour à tour par Bonaparte puis par Menou auprès du *sharîf* de La Mecque, la relance du commerce entre l'Égypte et le Hedjaz, était vouée à l'échec : la présence en mer Rouge des navires de guerre de la Compagnie des Indes orientales eut bel et bien pour effet d'affaiblir le mouvement commercial en Égypte durant l'expédition française. Le texte de Gabartî en témoigne, qui ouvre l'année 1801 en ces termes : « Les routes sont toujours coupées, ainsi que les sources d'approvisionnement ; la flambée des prix qui a touché les marchandises importées de Grèce, de Syrie, d'Inde et du Hedjaz a gagné toutes les autres marchandises et les prix ont fini par décupler. »³⁷
- Le point de vue des Anglais et des Ottomans

- 15 Les Anglais et les Ottomans ne voyaient évidemment pas d'un bon œil les relations que le *sharîf* de La Mecque entretenait avec les Français. Les premiers, qui cherchaient à enfermer les Français en Égypte pour les contraindre à se rendre, faisaient du blocus et de la coupure des voies de communication avec la France un impératif stratégique qui renforcerait leur position³⁸. La bataille d'Aboukir leur avait donné le contrôle du littoral de la Méditerranée. La Compagnie anglaise des Indes orientales, de son côté, avait envoyé son amiral surveiller la côte orientale de l'Égypte sur la mer Rouge, pour parer à tout plan français qui utiliserait l'Égypte comme base sur la route des Indes. Ce double dispositif visait à rendre impossible l'établissement de relations politiques et économiques entre les princes de la région et les Français. En juin 1799, après l'attaque au large des côtes de Suez de deux navires, le Centurion et l'Albatros, l'amiral de la Compagnie à la tête de cinq vaisseaux, entreprit le blocus de Suez³⁹.
- 16 Dans le même temps, les Anglais tentaient également de dissuader le *sharîf* de La Mecque d'entrer en relation avec les Français : ils lui promettaient de l'aider dans sa lutte contre les Wahhabites et lui proposaient des traités commerciaux fort avantageux pour lui. Mais le *sharîf* refusa. Il refusa également de leur accorder le droit de faire à Djeddah et à Yanbu' leur ravitaillement en eau et en vivres⁴⁰. En dépit de quelques incidents, la Compagnie anglaise des Indes orientales ne désirait nullement entrer en conflit ouvert avec le prince de La Mecque. L'attaque, par les vaisseaux anglais, des bateaux du *sharîf* en mer Rouge suscita beaucoup d'émoi : l'affaire remonta jusqu'à

Londres, qui la renvoya devant l'ambassadeur d'Angleterre à Constantinople. Dans le mémoire qu'il adressa à la Sublime Porte, l'ambassadeur affirma, pour sa défense, qu'il y avait bien coopération entre les Français et le *sharîf*, et que celui-ci avait envoyé ses bateaux à Suez et à Qusayr. Le Grand vizir (*sadr a'zam*) en rendit compte au sultan, dans un rapport qui recommandait, comme nécessaire, la nomination à Djeddah d'un gouverneur (*wâlî*) qui soit en mesure de suivre les événements. Mais dans le même temps, le grand vizir assurait le sultan que, dans la lettre qu'il adressait au *sharîf*, il ne retiendrait pas contre lui l'accusation de coopérer avec les Français, ennemis en religion, mais qu'il attirerait son attention sur le fait qu'il avait appris par des informations qui lui étaient parvenues, que des bateaux de commerce en provenance de Djeddah avaient repris leur trafic vers Suez et Qusayr, et qu'il espérait que le *sharîf* mettrait en garde les capitaines de ces navires contre une coopération avec les Français. L'Empire ottoman n'était pas dans une position qui lui permettait d'adopter une attitude plus offensive. Usant habilement des hésitations de ses adversaires, le *sharîf* de La Mecque put ainsi maintenir une politique autonome, conforme à ses seuls intérêts⁴¹.

Le rôle du Hedjaz dans la résistance à l'occupation

- 17 Le dernier facteur avec lequel il dut composer est celui des mouvements de résistance et d'appel au *jihad* qui partirent du Hedjaz pour délivrer l'Égypte de l'occupation française. Le rôle décisif joué par ces « combattants de la foi » (*mujâhidûn*) dans la lutte contre les Français en Haute-Égypte est bien connu. Rappelons, tout d'abord, que ce n'est pas le *sharîf* de La Mecque, ni même l'un des descendants du Prophète (*ashrâf*), qui prit la tête du mouvement d'appel à la lutte armée, mais un Marocain établi au Hedjaz, Muhammad b. Tâhir al-Jîlânî⁴². Le *sharîf* ne prit aucune part à cette prédication : il n'était ni en mesure d'enrayer ou de réprimer ce puissant courant religieux, ni désireux de s'opposer à un mouvement de lutte contre l'envahisseur étranger. Mais il ne pouvait pas davantage manifester son inimitié à Bonaparte, alors qu'il manquait si cruellement de matériel et d'armement.
- 18 Aussi ne prit-il pas le risque d'afficher son hostilité envers les Français. Mais il ne fit rien non plus pour contrer le flux des combattants qui partaient du Hedjaz vers l'Égypte. Il leur offrit même son aide. Selon Lutfallâh Gahhâf, il mit à leur disposition cinq navires chargés d'armes et de munitions pour transporter les hommes et leur matériel⁴³. Mais il ne voulut pas s'impliquer plus directement dans les affrontements militaires. Cette position médiane n'est paradoxale qu'en apparence : le *sharîf* Ghâlib était convaincu que l'occupation française n'allait pas durer longtemps, qu'Anglais et Ottomans ne laisseraient jamais les Français s'installer durablement en Égypte. Sans compromettre sa position à l'égard des Français, il donnait à leurs adversaires assez de gages de sa loyauté pour pouvoir, une fois les Français partis, faire valoir aux nouveaux dirigeants de l'Égypte qu'il avait participé à leur expulsion.
- 19 Sur ce point encore, il sut donc habilement louvoyer. Sa souplesse et les ambiguïtés apparentes de sa politique tiennent principalement à la conjoncture économique de son émirat et à la faiblesse où le place le déclin du pouvoir ottoman face à l'expansion française dans la péninsule Arabique. Son rapprochement avec les généraux de l'expédition au moment même où il vient en aide aux *mujâhidûn* dans leur résistance à l'occupation, n'est qu'un des résultats de cette double contrainte. Les mises en garde qu'il adresse, parallèlement, à l'imam du Yémen al-Mansûr, sont sans doute plus

sincères et disent mieux sa position réelle : lui conseillant de fortifier ses ports, il le prévient du danger que représentent également Français et Anglais en mer Rouge.

20 Traduit de l'arabe par Samia Rizk.

NOTES

1. Ismâ'îl Haqqi Ūzuwân, *Umarâ' Makka fî-l-'asr al-'uthmânî* (Les émirs de La Mecque à l'époque ottomane), traduit par Khalîl Murâd, Basra, Markaz dirâsât al-khalîj al-carabî, 1980, p. 154.
2. Sâlih al-cUthaymîn, *Târîkh al-mamlaka al-'arabiyya al-Sa'ûdiyya* (Histoire du royaume d'Arabie Saoudite), 1^{re} partie, 1404/1984, p. 126.
3. 'Uthmân Ibn Bishr, *'Unwân al-majd fî târîkh Najd* (L'Histoire du Nedjd), Riyad, Matâbi' al-qâsim, 1385 h., p. 31.
4. Ahmad b. Zaynî Dahlân, *Khulâsat al-kalâm fî bayân umarâ' al-balad al-harâm* (Brève histoire des gouverneurs des lieux saints), Le Caire, Matba'at al-kulliyât al-azhariyya, 1305 h., p. 367.
5. 'Alî Ma'tûq al-Qutt, *Al-Hijâz fî-l-qarn al-thâmin 'ashar* (Le Hijâz au XVIII^e siècle), thèse de doctorat, non publiée, Le Caire, Machad al-dirâsât wa-l-buhûth al-'arabiyya, p. 8.
6. L'Égypte devait envoyer tous les ans 42 000 boisseaux (ardab) de grains, prélevés sur l'impôt foncier, et 10 millions de paras (monnaie). Les fondations pieuses au profit des villes saintes établies en Égypte devaient de même envoyer 32 000 boisseaux de grains et 15 millions de paras.
7. L'émir de La Mecque percevait 2,5 % des sommes apportées par la caravane du Pèlerinage, de la part des commerçants d'Égypte à leurs représentants (wukalâ) à La Mecque et à Djeddah. Ces transferts de fonds atteignaient des sommes si considérables que le cours des monnaies augmentait en Égypte d'environ 10 à 15 % au moment où la caravane du Pèlerinage quittait Le Caire. Voir Ahmad b. Muhammad al-Tabarî al-Makkî, *Ithâf fudalâ' al-zamân bi-sîrat banî Hasan*, manuscrit, Le Caire, Dâr al-kutub al-masriyya, n° 931, p. 160.
8. Christopher Herold, *Bonaparte fî Misr* (Bonaparte en Égypte), traduit par Fu'âd Andreos, Le Caire, al-Hay'a al-'âmma li-l-kitâb, p. 113.
9. 'Abd al-Rahîm 'Abd al-Rahmân, *Al-dawla al-Sa'ûdiyya al-ûlâ* (Le premier État saoudien), Le Caire, Dâr al-kitâb al-gâmi'î, 1982, p. 143.
10. Dahlân, *op. cit.*, p. 267.
11. Harry Saint John Philby, *Târîkh Najd wa-da'wat al-shaykh Muhammad b. 'Abd al-Wahhâb* (Arabian Days: An Autobiography), traduit par cUmar al-Dayrâwî, Beyrouth, al-Maktaba al-ahliyya, 1966, p. 101.
12. Muhammad Zakariyyâ 'Inânî, « Murâsalât mutabâdala bayna al-sharîf Ghâlib b. Musâ'id wa-bayna Napoléon Bonaparte wa rigâl hamlati-hi 'alâ al-sharq » (Correspondance entre le sharîf Ghâlib b. Musâ'id et Napoléon Bonaparte), *Majallat al-dâra*, n° 3, 1401/1981, p. 76.
13. Herold, *op. cit.*, p. 113.

14. Muhammad b. 'Alî al-Shawkânî, *Zikrayât al-Shûkânî*, Beyrouth, Dâr al-'awda, 1983, p. 30.
15. Gabartî, *'Ajâ'ib al-âthâr fî-l-tarâjim wa-l-akhbâr*, Beyrouth, Dâr al-jîl, 2^e partie, p. 350.
16. 'Inânî, *op. cit.*, p. 74.
17. Nabîl al-Sayyid al-Tûkhî, *Sa'îd misr fî 'ahd al-hamla al-faransiya* (La Haute-Égypte au temps de l'expédition française), Le Caire, Al-Hay'a al-'amma li-l-kitâb, 1997, p. 284.
18. Gabartî, *op. cit.*, II, p. 174.
19. *Le Courrier de l'Égypte*, in *Suhuf Bonaparte fî Misr (1798-1801)* (Les journaux de Bonaparte en Égypte), trad. Salâh ad-dîn al-Bustânî, 2^e partie, Le caire, Dâr al-'arab li-l-Bustânî, 1971, p. 87.
20. *Ibid.*, p. 15.
21. Gabartî, *op. cit.*, 2^e partie, p. 276.
22. Al-Qutt, *op. cit.*, p. 112.
23. 'Inânî, *op. cit.*, p. 86.
24. Muhammad Anîs, *al-Dawla al-'uthmâniyya wa-l-mashriq al-'arabî (1517-1914)* (L'État ottoman et l'Orient arabe, 1517-1914), Le Caire, al-Anglo al-misriyya, 1985, p. 127.
25. Henry Laurens, *al-Hamla al-faransiyya fî Misr : Bonaparte wa-l-islâm* (L'expédition française en Égypte : Bonaparte et l'islam), traduit par Bashîr al-Sibâ'î, Le Caire, Dâr Sînâ li-l-nashr, 1995, p. 281.
26. Ahmad al-Sibâ'î, *Târikh Makka* (Histoire de La Mecque), La Mecque, Imprimerie Dâr Quraysh, 1385 h, (3^e éd.) , 2e partie, p. 127.
27. 'Inânî, *op. cit.*, p. 76.
28. *Ibid.*, p. 81.
29. Muhammad Fu'âd Shukrî, *al-Hamla al-faransiyya wa-khurûj al-faransiyyîn min Misr* (L'expédition d'Égypte et l'évacuation des Français), Le Caire, Dâr al-fikr, s.d., p. 98.
30. *Courrier de l'Égypte*, in *op. cit.*, 2e partie, p. 87.
31. Poussielgue, administrateur général et contrôleur des dépenses de l'armée d'Orient. Voir Herold, *op. cit.*, p. 186.
32. 'Inânî, *op. cit.*, p. 81.
33. Pluriel de *dawâ*. Il s'agit d'un navire de 150 à 200 tonneaux, construit en forme de corvette et comprenant de dix à douze écoutilles pour le chargement. Long de 85 pieds et large de 20, pour une hauteur de 11 pieds, il a habituellement une ou deux voiles, mais avec la possibilité d'utiliser des rames. Voir 'Abd al-Qawî Shawqî, *Tigârat al-muhîl al-hindî fî casr al-siyâda al-islâmiyya* (Le commerce dans l'océan Indien à l'époque islamique), Koweït, 'Âlam al-ma'rifa, n° 151, 1990, p. 148.
34. Le *sharîf* de La Mecque était lui-même un grand marchand et il possédait personnellement une flotte d'environ 31 navires, dont deux partaient chaque année pour les Indes, tandis que le reste était affecté au transport du café du Yémen et des marchandises rapportées des côtes africaines. Si le *sharîf* ne pouvait vendre immédiatement les marchandises ou le café pour son propre compte, il en distribuait le chargement à des marchands locaux aux prix en vigueur sur le marché et proportionnellement à chaque marchand. Et bien qu'il ait imposé lourdement les marchands de La Mecque, il ne les a jamais lésés dans leurs droits. Voir l'extrait sur Djeddah tiré de *Notes on the Bedouins and Wahabys Collected during His Travels in the East by the Late John Lewis Burckardt*, et traduit vers l'arabe : « Djedda, al-Dakâkîn wa-l-mînâ' wa-l-cutûr », *Kitâb al-rahâlla al-gharbiyyûn ilâ al-jazîra al-'arabiyya wa-l-khalîj*, 762/1950, Beyrouth, Dâr al-sâqî, 1994, p. 31 ; Gabartî, vol. II, *op. cit.*, p. 276.
35. 'Inânî, *op. cit.*, p. 78.

36. Shukrî, *op. cit.*, p. 256.
37. Gabartî, *op. cit.*, II, p. 439.
38. Mordachai Abir, « Relation Between the Government of India and the Sherif of Mecca During the French Invasion of Egypt », *Journal of Royal Asiatic Society*, p. 40.
39. Eric Macro, *Al-Yaman wa-l-gharb* (Yemen and the Western World), trad. Qadrî Qal'ajî, Beyrouth, 1996, p. 49-50.
40. Al-Qutt, *op. cit.*, p. 111.
41. 'Abd al-Latîf Muhammad Harîdî, *Shu'ûn al-haramayn al-sharifayn fî-l-'asr al-'uthmânî*, Le Caire, Dâr al-zahra, 1985, p. 117.
42. Archives nationales du Caire (Dâr al-Wathâ'iq al-qawmiyya), *Sigillât al-qisma al-'askariyya*, registre n° 224, p. 657, *mâdda* 224.
43. Lutfallâh Gahhâf, *Nusûs yamaniyya 'an al-hamla al-faransiyya 'alâ Misr* (Textes yéménites sur l'expédition française en Égypte), édition critique de Sayyid Mustafâ Sâlim, Le Caire, al-Matba'a al-fanniyya, 1975, p. 70.
-

INDEX

Mots-clés : expédition d'Égypte, histoire, La Mecque

AUTEUR

HUSÂM MUHAMMAD 'ABD AL-MU'TÎ

Université de 'Ayn Shams